

Guide en Grands Caractères

Premier étage

Collection Maximilien Luce



Maximilien Luce, Autoportrait, vers 1910, huile sur toile, dépôt du musée Maurice Denis de Saint-Germain-en-Laye.

Maximilien Luce

Maximilien Luce (1858-1941) était un homme au caractère entier et bien trempé, vivant et peignant selon ses idéaux. Son autoportrait dévoile, derrière son chapeau et ses lunettes rondes, un homme au regard franc et direct. La simplicité de sa pose est bien celle d'un artiste fuyant les hommages et mondanités. La carrière de Luce s'inscrit dans la lignée des impressionnistes et trouva son épanouissement lors d'une aventure Néo-impressionniste. Luce fréquenta les plus grands artistes de son temps et reçut les soutiens de grands critiques tels Félix

Fénéon, Jules Christophe, Gustave Geoffroy ou encore Gustave Kahn. A partir des années 1920, il figure dans les grandes expositions rétrospectives telles « Trente ans d'Art Indépendant » en 1926, à Paris ou « Seurat et ses contemporains » à Londres en 1937.

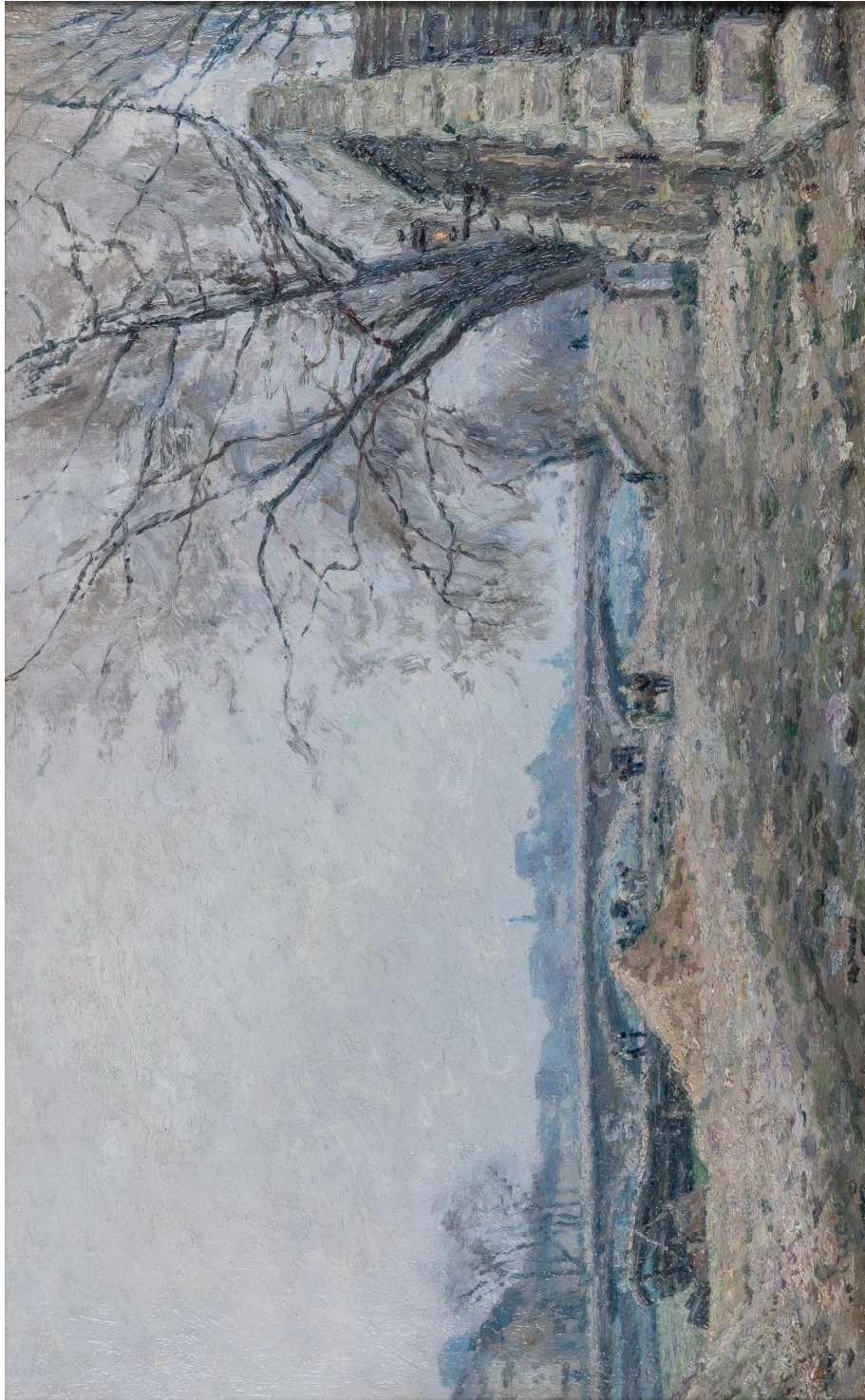
Grâce à la donation faite par son fils Frédéric Luce à la ville de Mantes-la-Jolie en 1971, le musée de l'Hôtel-Dieu invite aujourd'hui à la découverte des multiples facettes de l'Œuvre de Luce.



Découvrez le buste tactile de Maximilien Luce.

Jeunesse et formation 1876 – 1886

Maximilien Luce, originaire d'un milieu modeste, naît le 13 mars 1858 et grandit dans un quartier ouvrier de Paris : le quartier de Montparnasse. Il s'y installa dans un immeuble où se trouvait un atelier d'artistes-peintres, ce qui stimula sans doute sa curiosité pour les arts. Il se tourna très tôt vers la pratique artistique. Dès 1871, il suit des cours de dessin aux Arts Décoratifs. Sa technique et son style s'enrichirent de cette pratique intensive et de ses visites dans les salles du musée du Louvre, où il admirait Honoré Daumier ou les grands peintres classiques.



Maximilien Luce, *Le Pont de Solférino*, 1885, Huile sur toile. Nouvelle acquisition 2018, Musée de l'Hôtel-Dieu, Mantes-la-Jolie.

Durant ses dix premières années d'apprentissage, Luce se cantonna à son environnement familial, en représentant son jardin à Montrouge et en peignant des paysages parisiens ou franciliens. La Seine et les ponts qui l'enjambent comptèrent parmi ses motifs favoris. Cette toile peinte en 1885 semble être la première occurrence de ce sujet. Il choisit ici l'ancien pont de Solférino, construit vingt-quatre ans plus tôt et se concentra sur le moment particulier de la tombée du jour.



Maximilien Luce, *Tante Octavie*, 1880, Huile sur toile, Musée de l'Hôtel-Dieu, Mantes-la-Jolie.

Octavie Dunas (1813-1892) est la sœur de Joséphine, la mère de l'artiste. Octavie, fidèle à sa région natale, portera toute sa vie son bonnet beauceron. Lorsque Luce rejoignit l'atelier de Carolus Duran en 1876, celui-ci réalisait un portrait de sa mère dont le jeune peintre a pu s'inspirer pour peindre celui de sa tante. Luce mit en œuvre des moyens similaires en dégageant le visage sur un fond neutre et en façonnant ses traits de façon franche.

Cabinet des arts graphiques : artiste engagé

En 1881, alors qu'il avait été nommé caporal après deux ans de service militaire à Guingamp, il demanda à être rétrogradé soldat. Par cet acte, il affirmait sa position antimilitariste et libertaire. A partir de 1887, il mit son talent au service de la cause anarchiste, en réalisant dessins de presse et caricatures. Il illustra ainsi les revues *La Révolte*, puis *Les temps Nouveaux*, dirigées par Jean Grave. Il portait un regard critique et incisif sur les scandales de son temps, tels les bagnes d'enfants, la colonisation ou la répression des

grèves. Son militantisme lui valut d'être
emprisonné en 1894, à la prison de Mazas.

Luce Néo-impressionniste

À presque trente ans, Luce maîtrisait l'art de la composition, du dessin et du clair-obscur mais ne s'était pas confronté à la couleur. La révélation eut lieu en 1885 quand il découvrit les recherches de Georges Seurat sur les lois d'optiques et la division des couleurs. En 1887, Luce affirma sa vocation d'artiste peintre en soumettant pour la première fois son travail au regard du public et des critiques. Les sept œuvres qu'il présenta à la troisième exposition de la Société des Artistes Indépendants le firent remarquer. Luce assimila la technique divisionniste qui consistait à peindre

sur la toile de petites touches de couleur pure mais celles-ci sont plus élargies et espacées que ses contemporains comme Seurat et Signac.



Maximilien Luce, *Portrait de Félix Fénéon*, vers 1901, Huile sur toile, Restaurée en 2017, Musée de l'Hôtel-Dieu.

Tenant d'une main ferme sa canne, coiffé d'un chapeau aux larges bords et vêtu d'une pèlerine noire, Félix Fénéon offre ici son profil si caractéristique au regard du spectateur. Ecrivain et critique d'art, il fut à l'origine du terme néo-impressionnisme. Comme Luce, il défendit la cause anarchiste ce qui leur valut d'être emprisonnés tous deux à la prison de Mazas à Paris en 1894.

Le monde ouvrier

L'un des sujets favoris de Luce fut celui des travailleurs. Il fut d'abord ouvrier graveur et connut lui-même le dur labeur à l'usine, lorsqu'il y travaillait pour gagner sa vie comme peintre-décorateur en 1886. Ses représentations du monde ouvrier se nourrirent de ses convictions politiques et de ses amitiés anarchistes. Loin de rendre une vision glorifiée ou misérabiliste de l'ouvrier, sa peinture a extrait le caractère esthétique des paysages industriels et des corps tendus dans l'effort. Cet intérêt culmina lors de son voyage à Charleroi en Belgique, en 1895. Il

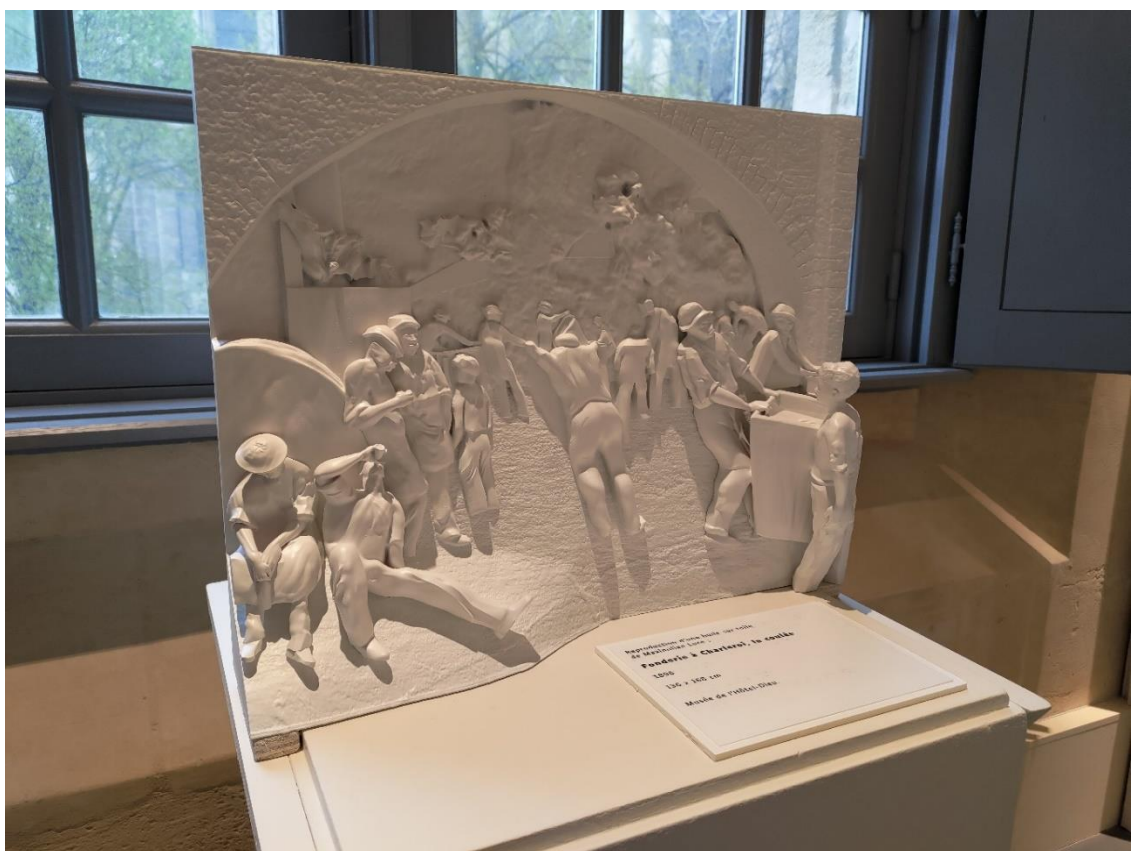
fut frappé par la noirceur des terrils, la puissance des hauts-fourneaux et le fourmillement humain.



Maximilien Luce, *Fonderie à Charleroi, la coulée*,
1896, Huile sur toile, Musée de l'Hôtel-Dieu,
Mantes-la-Jolie.

Cette œuvre fait partie des toiles que Luce peignit suite à ses voyages à Charleroi entre 1895 et 1899. Il fut désarçonné par le spectacle des usines rugissantes qu'il découvrit. « Ce pays m'épouvante. C'est tellement terrible et beau que je doute de rendre ce que je vois ».

Découvrez la reproduction tactile de cette œuvre.





Maximilien Luce, *Construction quai de Passy*,
1907, Huile sur toile, restaurée en 2017, Musée
de l'Hôtel-Dieu, Mantes-la-Jolie

Au début du siècle, les dernières étapes du plan d'urbanisation du préfet Haussmann et la construction du métropolitain bouleversent le paysage parisien. Luce se plut à observer l'agitation des travaux. Les grues, échafaudages et échelles qui barraient l'horizon lui offraient des lignes géométriques fortes qui rythment ses compositions. Dans cette toile, Luce a abandonné la touche divisionniste mais continue de juxtaposer des couleurs pures qui donnent une grande luminosité à ce paysage de chantier.

Peintre d'actualité et d'Histoire

Fin observateur, Luce trouva ses sujets dans la société et l'actualité. Il se fit parfois le défenseur d'une cause, en prenant position dans l'affaire Dreyfus en 1898. Deux épisodes tragiques qu'il vécut le marquèrent et l'inspirèrent pour une production d'œuvres héritières de la peinture d'Histoire : la Commune de 1871 et la Première Guerre mondiale. Alors âgé de treize ans, Luce assista aux scènes d'horreur engendrées lors de la Semaine sanglante. Vers 1905, près de 35 ans après les faits, Luce revint sur ce massacre à travers plusieurs compositions. Luce, farouche

antimilitariste, soutenait la paix mais refusa l'autoritarisme militaire prussien.



Maximilien Luce, *L'exécution de l'Alsacienne*,
1914, Huile sur toile et huile sur carton, Nouvelles
acquisitions 2017, Musée de l'Hôtel-Dieu

Cette histoire faisait référence aux Alsaciens qui s'insurgèrent contre l'abandon de l'Alsace et la Lorraine à l'Empire Germanique lors de la Commune. Il réalisa cette grande toile en 1914 qui entrainait en résonance avec la situation contemporaine de l'Alsace dont la population était partagée entre identité française et allemande. A la différence du tableau qui reprend les codes de la peinture d'Histoire, avec des personnages aux gestes emphatiques, l'étude présente une scène plus réaliste et percutante.



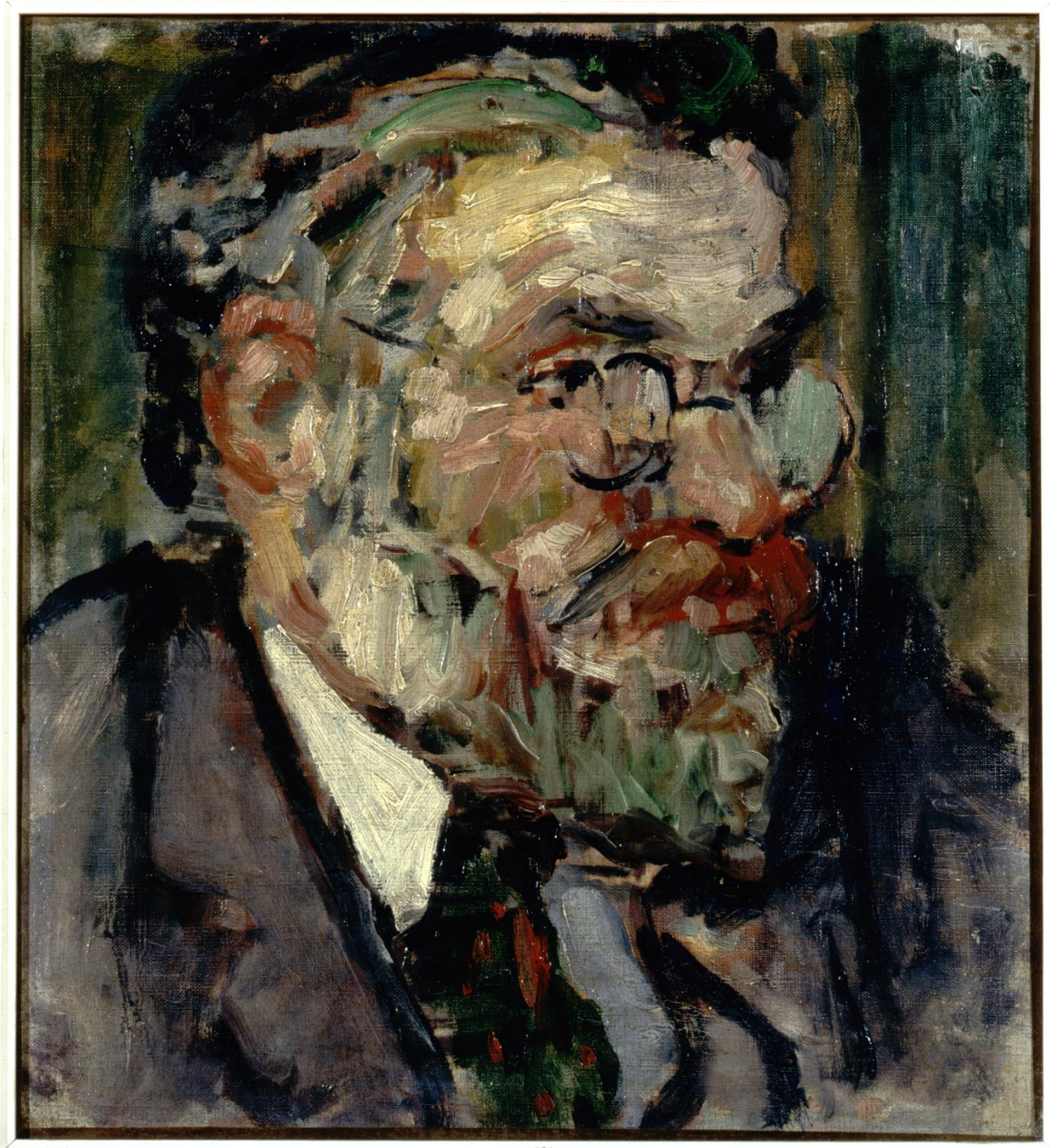
Maximilien Luce, *Gare de l'Est sous la neige*, 1917,
Huile sur toile, Musée de l'Hôtel-Dieu, Mantes-la-
Jolie

Cette grande toile compte parmi les œuvres les plus abouties de la série sur la Première Guerre mondiale. Luce peignit quelques représentations du Front, mais témoigna surtout de la situation à l'arrière des combats. La composition, dominée par l'imposante façade de la gare, est animée par la foule, massée sur le parvis. Les soldats sur le départ croisent les permissionnaires retrouvant leurs familles. Des hommes s'appuyant sur des cannes rappellent, de façon discrète, les dommages causés par la guerre.

Voyage et paysages

De la Bretagne à la Bourgogne en passant par la Normandie, Luce ne se cantonna pas à Paris. Il franchit très jeune les frontières pour découvrir des pays étrangers. Ses déplacements résultaient souvent des invitations de ses amis. Il découvrit en 1907 la Hollande à l'invitation de Kees Van Dongen. Les expositions auxquelles il participait furent aussi un moyen de parcourir de nouveaux territoires, comme la Belgique. Bien qu'il se rendît dans le sud de la France, notamment à Saint-Tropez avec Paul Signac, Luce fut incontestablement un peintre du nord. Grand

peintre de nocturnes, il préféra la lumière froide, les ciels chargés et les harmonies bleutées au vif soleil méditerranéen. La côte bretonne et la région de la Cure devinrent ainsi ses destinations de prédilection.



Kees van Dongen, *Portrait de Maximilien Luce*,
vers 1907, Huile sur toile, Musée de l'Hôtel-Dieu,
Mantes-la-Jolie

Luce a sans doute rencontré Kees van Dongen grâce à Fénéon qui le connaissait depuis 1901. Durant l'été 1907, Van Dongen l'invita chez lui à Rotterdam. Luce réalisa alors plusieurs œuvres ayant pour sujet le port. Comme dans ses vues de chantiers parisiens, la monumentalité des machines fait oublier la discrète présence d'un matelot sur sa barque.

Peindre le Mantois – Scènes apaisantes, scènes édifiantes

En 1917, Luce découvrit Rolleboise en rendant visite à son ami Alfred Veillet. Proche de Mantes, sur une falaise dominant la Seine, ce village offrait une nouvelle tranquillité que le peintre recherchait. Sans jamais quitter son atelier parisien, il emménagea à Rolleboise en 1921. Il renoua alors avec la grande tradition du paysage français en s'inscrivant dans la lignée des peintres classiques et impressionnistes. Il en ressort une grande force picturale et une émotion simple, très révélatrice du caractère de Luce. Sa

maison fut souvent l'objet de ses peintures et devint le décor d'une production particulière de sujets anecdotiques et bibliques. Pourtant athée, ces épisodes semblent faire écho à la vie personnelle de l'artiste.



Maximilien Luce, *Le Bon samaritain*, 1906-1907,
Huile sur toile, Musée de l'Hôtel-Dieu, Mantes-la-
Jolie

Peinte en 1906-1907, cette toile comporte encore les couleurs vives et la touche pointillée que Luce appliquait dans sa période néo-impresionniste. Le format monumental de l'œuvre montre l'importance que pouvait avoir pour Luce la parabole du « Bon Samaritain », tirée de l'Évangile selon saint Luc. Elle relate l'histoire d'un voyageur attaqué par des bandits et laissé pour mort sur le bord de la route, jusqu'à ce qu'un Samaritain, c'est-à-dire un étranger, fasse preuve de compassion et l'aide. Il est fort possible qu'il se soit inspiré de Rembrandt qui fut l'un des rares à représenter le Samaritain devant les escaliers d'une auberge où il est accueilli. La virtuosité du clair-obscur et l'intensité narrative de la scène

font de cette œuvre l'une des plus abouties de Luce.

Rembrandt, *Le Bon Samaritain*, 1633



Peindre le Mantois – Autour des boucles de Seine

Dans le Mantois, Luce partageait son temps entre l'étude du paysage et des moments conviviaux avec ses voisins et amis. Luce eut également l'occasion, à plusieurs reprises, de visiter Claude Monet à Giverny et de voir Pierre Bonnard à Vernonnet. Si Luce profitait de la position stratégique de Rolleboise situé aux portes de la Normandie pour peindre dans les ports et les plages du Tréport, de Dieppe ou d'Honfleur, c'est bien la Seine qui constituait le sujet principal de ses toiles. En suivant le cours de la Seine, il représenta toute la variété d'activités fluviales,

qu'elles fussent laborieuses ou oisives, très représentatives de la mutation que connurent les banlieues. La figure humaine n'est toutefois jamais absente de l'œuvre de ce grand humaniste. Cette sensibilité esthétique est à son paroxysme dans *Rolleboise, la baignade dans le petit bras*, où trois personnages dénudés sont immergés dans une parfaite harmonie colorée et lumineuse. C'est dans cet environnement édénique que Luce souhaita reposer : il fut enterré au cimetière de Rolleboise, en 1941.



Maximilien Luce, *Rolleboise, l'arbre en fleurs*,
Huile sur toile, Musée de l'Hôtel-Dieu, Mantes-la-
Jolie

Le style de Luce à la fin de sa carrière est souvent qualifié de retour à l'impressionnisme. Cette toile en est un exemple, par sa touche enlevée et légère. Luce choisit ici un point de vue original valorisant au premier plan le motif d'un arbre en fleurs. Ce cadrage est un signe de l'influence que le japonisme exerçait sur les peintres depuis la fin du XIXe siècle. Seules traces d'une activité humaine, les fumées presque parallèles du remorqueur et d'une locomotive à l'arrière-plan, animent ce tranquille paysage.



Maximilien Luce, *Baignade à Rolleboise*, 1920,
Huile sur toile, Musée de l'Hôtel-Dieu, Mantes-la-
Jolie

Luce ne peignait pas en extérieur. Il observait la Seine depuis sa fenêtre et lors de ses promenades, en réalisant des croquis. Il recomposait ensuite les scènes en atelier pour les peindre sur toile. Il réalisa ainsi des variantes d'un même sujet comme dans ces scènes de baignades. Cette *Baignade à Rolleboise* est, par exemple, le fruit de son imagination car il n'existait aucun ponton de bois à cet endroit. Il reprit certainement le motif du plongeur qui fut construit en 1930 par un instituteur à Méricourt.

L'histoire de l'Hôtel-Dieu de Mantes-la-Jolie

Bien avant d'abriter un musée, l'Hôtel-Dieu accueillait et soignait les pauvres, les orphelins et les mendiants. Un Hôtel-Dieu existait vraisemblablement depuis le XI^{ème} siècle, mais à l'emplacement de l'actuelle place Saint Maclou, sans qu'aucune trace ne fut laissée, suite à sa destruction lors du sac de 1087, mené par Guillaume le Conquérant.

C'est au XIV^{ème} siècle, sous le règne de Charles V, que l'Hôtel-Dieu fut placé à l'emplacement actuel, au plus près de la Collégiale. Son architecture date du XVII^{ème} siècle. La

communauté des Augustines fit construire l'hôpital et la chapelle Saint-Jean en deux phases de travaux, de 1646 à 1675. S'il ne reste pas d'éléments de décors intérieurs, la façade offre en revanche des motifs sculpturaux très raffinés.

A partir de 1687 et la construction d'un nouvel hôpital, l'Hôtel-Dieu perdit de l'importance. A la Révolution, ses biens furent saisis par l'Etat. Une salle de bal, des habitations et même un cinéma y prirent place. Puis, la façade fut classée au titre des Monuments Historiques en 1948.


En 1962, le bâtiment fut sauvé et racheté par la ville de Mantes-la-Jolie. Débuta alors un grand

chantier de réhabilitation qui dura trente ans et aboutit à l'ouverture du musée en 1996.

Informations pratiques

 Musée de l'Hôtel Dieu

Adresse : 1 rue Thiers, 78200 Mantes la Jolie

 Tél. : 01 34 78 86 60

Adresse mail :

reservation.patour@manteslajolie.fr

Pour préparer votre visite au musée :

<http://www.manteslajolie.fr/>

Horaires

Ouvert les lundis et jeudis de 10h à 12h et de 14h à 18h.

Les mercredis, vendredis, samedis, dimanches et jours fériés de 14h à 18h. Fermé le mardi.